

Remarques sur la lecture

« Le gain, l'achoppement, la perte » ou l'appropriation herméneutique

Dans l'expérience de lecture la plus commune, il y a des textes qu'on lit uniquement pour acquérir un savoir ou des connaissances (journal, encyclopédie, notes de service...) mais beaucoup de textes dits « littéraires » sont lus et relus pour autre chose que la seule acquisition de savoir : Œuvres littéraires, textes poétiques, la bible comme ensemble littéraire, etc...

Comment procède la lecture (et le lecteur) dès lors que l'acquisition d'un contenu de connaissances n'est plus l'enjeu de l'acte de lecture ? Comment s'effectue l'appropriation « herméneutique » par laquelle se construit l'interprétation ?

Le « parcours » de lecture pourrait être considéré comme l'exemple d'un parcours d'appropriation herméneutique :

- ! lire pour un gain (gain comme appropriation de savoir ou de « sens », de significations) à mémoriser et stocker. C'est là sans doute le premier mouvement de la lecture : une tentative de réponse à une quête de savoir.
- ! Mais le texte est-il un stock de significations, de savoirs (un lieu de dépôts) Ou plutôt le résultat d'une mise en discours résultant d'un acte d'énonciation et sollicitant un énonciataire ? Y a-t-il alors entre le texte et son interprète, entre l'énonciateur et l'énonciataire, comme une écoute réciproque ?

Chez Ricoeur, « (L') *autonomie du texte a une première conséquence herméneutique importante : la **distanciation** n'est pas le produit de la méthodologie et, à ce titre, quelque chose de surajouté ou de parasitaire; elle est constitutive du phénomène du texte comme écriture; du même coup, elle est aussi la condition de l'interprétation; le **Verfremdung** (distanciation) n'est pas seulement ce que la compréhension doit vaincre, elle est aussi ce qui la conditionne »¹*

- ! Ainsi, correspondant à la **Verfremdung**, n'y a-t-il pas comme une « perte » qui s'opère pour produire de la distanciation, comme un renoncement aux savoirs constitués par les significations du texte ?
- ! Comment le texte opère-t-il ce passage ? Nous pouvons peut-être faire l'hypothèse que le texte contient ce qui est nécessaire pour produire cette réorientation ? Il s'agit alors d'un problème d'énonciation : l'instance de l'énonciation étant responsable de la mise en place des conditions de cette Verfremdung ?

1. Du gain à la perte

Qu'est ce qui porte le savoir, qu'est ce qui supporte les significations : la figure bien sûr, comme grandeur figurative, ou grandeur du contenu.

Louis Panier : « *La figure investie de sens est un voile qui recouvre ce que la figure ne peut pas dire mais signale, la marque de l'acte énonciatif qui instaure et distingue radicalement le discours et son sujet.* »²

¹ P. Ricoeur : *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II*, Paris, Seuil, 1986, page 125

² Louis Panier, « *Approches sémiotiques de l'énonciation* ». Sémiotique et Bible n° 142, juin 2011.

Les figures (ou les grandeurs figuratives), dès lors qu'elles sont, par l'instance d'énonciation, mises en discours, ont un double statut :

- le **figuratif**, celui qui relie les figures à des correspondants au niveau de l'expression de la sémiotique du monde naturel³ et leur confère les investissements sémantiques propres à la caractériser, se déployant alors en « **parcours figuratifs** » actualisés dans les textes,
- le **figural**, au statut non antérieur logiquement à la mise en discours, mais bien résultant de l'opération de mise en discours. Ce n'est plus le correspondant de la sémiotique du monde naturel qui le caractérise et donc les signifiés qui en résultent, mais, comme le souligne Geninasca, son statut de « lieu vide », de « topos », permettant cette « *identité que (les figures) acquièrent au moment de leur réalisation dans un discours particulier* »⁴. Comme tel, le figural compose, dans le discours, les traces de l'opération même de mise en discours et de l'instance d'énonciation qui y préside. Et le « **parcours discursif** » correspond à l'enchaînement de ces traces, par le nouage particulier des réseaux figuratifs.

L'hypothèse ici serait donc que le **figuratif** oriente vers la « représentation », vers le savoir, vers des significations construisant un savoir ou des connaissances, c'est à dire vers une acquisition d'objet de type « cognitif ». Mais que le **figural** oriente vers l'instance d'énonciation (supra Louis Panier), et/ou vers un « outre – sens » (pour reprendre l'expression qu'utilise Greimas⁵

Exemple :

Nous prendrons appui sur une analyse que nous avons faite de Genèse 1⁶
Voici donc quelques petites touches d'analyse à la place d'un long développement...

Il y a un début et une fin, comme dans un récit ordinaire : quelles caractéristiques ?

- ! Un jour zéro, ou un « avant le décompte » des jours un, deux etc., jusqu'à sept.
- ! Un faire qui est un acte de parole... il dit : que cela soit... Sorte de parole performative.
- ! La nomination par jeu de différences
- ! Figurativement, création et émergence progressive des choses du monde.

Cependant, si l'on suspend cette recherche de sens vers laquelle portent les registres figuratifs, on voit apparaître un plan figural plus centré sur la problématique de la langue et du langage :

- ! mise en place de vocables pour désigner les choses du monde,
- ! surtout statut d'un sujet énonçant et parlant : Dieu dit : Que cela soit, et Dieu nomme ce qui est.
- ! Forme d'un discours impératif et en 3^{ème} personne...

³ Voir l'article « *figuratif* », dans le DRTL, page 146.

⁴ Cf. J. Geninasca, « Sur le statut des grandeurs figuratives et des variables, » *La parole littéraire*, P.U.F. 1997, page 27

⁵ Greimas : « *De l'imperfection* », Pierre Fanlac éditeur, 1987, page 78.

⁶ On trouvera le texte de cette analyse dans « Sémiotique et Bible » n° 159, septembre 2015, *Genèse 1 : le paradigme*, pages 26 à 53.

- ! Ressort encore la place particulière de la figure « cieux » qui vaut comme frontière ou limite et n'est articulée à aucune autre avec qui elle ferait différence (contrairement à toutes les autres comme jour vs nuit, terre vs mer, eaux d'en haut et eaux d'en bas)...
- ! Quelques remarques encore : le « *faisons* ». Forme personnelle du verbe et qui joue comme le simulacre d'une interlocution, en faisant surgir un « nous ». Figure qui sera suivie ensuite de la formule « *à notre image, comme notre semblance* ».
- ! La cessation d'activité pour décrire la situation finale: « *il cessa* », souvent traduit par : il chôma. Mais qu'est-ce que l'arrêt d'une activité qui n'était que de l'ordre de la parole ? le silence peut-être ? Mais de quel silence s'agit-il lorsque se trouve installée, dans tout ce qui a été « dit » et nommé, « notre image et notre semblance » ? une « attente » sans doute.

Nous ne développons pas plus car ce qui nous intéresse ici ce n'est pas de proposer des contenus de signification mais plutôt de tenter d'observer les dispositifs formels qui les rendent possibles.

Si on le poursuivait, l'examen du chapitre 1 de la Genèse et du récit de création en sept jours permettrait ainsi de montrer le jeu d'un **parcours non pas « figuratif » mais « discursif »**. En effet, le texte met en place tout un réseau de parcours figuratifs, tout un dispositif de grandeurs figuratives, à propos de l'activité créatrice d'un sujet défini par le rôle thématique de « Dieu ». Le monde des « choses » et de la nature émerge progressivement jusqu'à l'instauration d'un sujet humain au sommet de cette architecture. Les parcours figuratifs laissent entendre alors toutes leurs virtualités sémantiques, évoquant le cosmos, la nature, et depuis la vie animale jusqu'à celle des humains. Cependant, par la mise en discours, une autre « **voix** »⁷ se fait entendre : celle que le « **parcours discursif** » vient justement porter en déployant de manière singulière les grandeurs figuratives et l'agencement des parcours figuratifs. Ce dispositif de « contextualisation » donne aux figures leur statut proprement « discursif ». Dès lors, la création des « choses du monde », que propose la saisie « figurative », laisse entrevoir une autre perspective que l'on pourrait qualifier ainsi :

la problématique de la mise en discours de l'acte même d'énonciation et de l'instauration d'un sujet « parlant » apte à prolonger les effets de cet acte.

De cette manière, le figural oriente le lecteur vers un sujet clivé ou divisé, comme signifiant même de l'altérité. Et trace également la perspective d'un sujet « parlant à quelqu'un », ou véritable « **sujet d'inter – locution** ».

Par le jeu même du parcours discursif assurant cette contextualisation propre des parcours figuratifs, ce sujet parlant apparaît, tel un filigrane dans le tissu du texte, comme :

- ! un sujet d'une **parole adressée** à quelqu'un,
- ! un « **nous** » qui tient ensemble un « je » et un « tu »,
- ! une « **parole** » qui crée et articule une « **relation** »,
- ! un « **creux** », sous la figure même du chômage ou de la cessation d'activité, qui vient inscrire l'espace – temps d'une possible réponse.

⁷ Nous reprenons ici cette expression à Jean Delorme et Isabelle Donegani, qui l'utilisent pour désigner ce que permet la saisie « discursive » des figures : « ... *Le texte, par la disposition et l'articulation de tout ce qui le constitue, prépare une place au lecteur en puissance...* » Et « *Les mots (de l'Apocalypse) méritent la plus grande attention, moins pour eux-mêmes que pour saisir ce que l'organisation du texte en fait... C'est le texte lui-même, par tout ce qui le tisse, qui devient la voix porteuse de la parole qui l'articule.* » Jean Delorme et Isabelle Donegani, « *L'Apocalypse de Jean* », Lectio divina, Editions du Cerf, Paris, 2010, tome 1, pages 38-40.

Enfin, ce dispositif figural reflue « littéralement » sur le signifiant des figures pour donner à certaines d'entre elles cette qualité de « topos » au service d'une dimension propre à orienter vers l'instance d'énonciation⁸ :

- les « *cieux* » : topos (« vide ») du « **non ici** » de cette instance,
- le « *septième jour* » : topos (« non calculable ») du « **non maintenant** » de cette instance,
- « *l'image et la ressemblance* », topos (« non représentable ») du « **non je** » du sujet clivé de cette énonciation.

En prenant appui sur les remarques de J. Geninasca⁹, nous pouvons souligner que les deux types de saisie (molaire et sémantique, ou, figurative et discursive) correspondent au statut double des figures : le « figuratif » et « le figural ». Chacune de ces saisies répond à des conditions de cohérence et d'intelligibilité différentes. D'un côté, le texte sera mesuré au « savoir commun », aux représentations du monde, et évalué en fonction de cette adéquation à **la référence**. D'un autre côté, le texte sera mesuré en fonction des grandeurs qu'il instaure par sa mise en discours. La signification n'est plus dans la capacité du texte à « représenter » le monde ou à proposer sur ce monde un « message » équivalent à un contenu de savoir. La signification est toute entière à rechercher dans la « forme » figurative construite. Et la figure se saisit, non par son adéquation à la définition qu'en donnerait un dictionnaire, mais par le jeu interne au texte de relations et de rapports dans lequel la mise en discours l'a placée.

Ainsi, en Genèse 1, le figural construit un ensemble de profils et de postures de sujets simulacres d'énonciateur et d'énonciataire auquel le lecteur est invité à « croire », à donner son assentiment. La **rationalité** que le lecteur est amené à choisir le conduit à passer, d'un sujet du savoir possédant, par les données extérieures, les outils nécessaires, à un sujet qui se rend disponible aux données que le texte construit et propose. Avec les simulacres des sujets d'une instance d'énonciation, le texte invite maintenant le lecteur à opérer une « **conversion** »¹⁰ pour consentir aux propositions des sujets de cette instance. Dans cette perspective, le « croire » sollicité ne concerne pas seulement le « tenir pour vrai » les énoncés rapportés et l'adhésion aux valeurs qu'ils mettent en relation, mais également le « consentir » à des positions dans l'acte même d'énonciation, et plus précisément dans cette position d'énonciataire (destinataire, récepteur) dont la mise en discours offre la perspective.

Mais qu'est-ce qui rend possible ce « consentir », cette « conversion » ? Et par là même ce « renoncement » à une forme d'appropriation d'un objet du savoir ?

⁸ Il s'agit ici du mécanisme de débrayage : « *Le débrayage actantiel consistera alors, dans un premier temps, à disjoindre du sujet de l'énonciation et à projeter dans l'énoncé un **non-je**, le débrayage temporel à postuler un **non-maintenant** distinct du temps de l'énonciation, le débrayage spatial à opposer au lieu de l'énonciation un **non-ici**.* » Greimas et Courtès, DRTL, Hachette université, Paris, 1979, page 79.

⁹ J. Geninasca, « *La Parole littéraire* », coll. Formes sémiotiques, éd. PUF, page 59 ; Louis Panier, « *Figurativité – Discours – Énonciation* », Sémiotique et Bible, n° 132, décembre 2008, page 15.

¹⁰ Nous reprenons le terme que J. Geninasca utilise pour désigner cette opération de « croire » : « *Dominée par une visée de **conversion**, la stratégie persuasive des discours littéraires concerne la valeur des valeurs ou plus généralement des croires.* » J. Geninasca, « *La parole littéraire* », pages 97 et 98.

2. Les achoppements

La mise en discours vient disposer des « **achoppements** », dans l'actorialisation, la temporalisation, et la spatialisation ; lesquels sont autant d'impératifs conduisant à renoncer à la « sémiotique du signe – renvoi »¹¹ (selon la terminologie de J. Geninasca) pour accéder à une construction « intransitive » de la signification, et non dépendante d'un état des choses extérieur, réel ou fictif. Dès que s'engage la lecture et que sont reconnus, dans le texte, de tels « achoppements » qui semblent mettre en question la cohérence de signification, une « rationalité » portée vers la seule saisie « figurative » doit être dépassée. Le « lecteur – analyste – interprète » s'inscrit alors comme un récepteur du discours qui accepte un « manque » de savoir et de connaissance, ne s'abrite pas derrière les connaissances encyclopédiques, et tente de « suivre » les réseaux figuratifs et narratifs en cherchant à prendre en compte les aspérités qu'il découvre.

Nous faisons donc l'hypothèse que la perte ou l'entrée dans la *Verfremdung* résulte de la mise en discours et est provoquée par le jeu du figural propre à poser le « pointage » vers l'instance de l'énonciation.

Pour illustrer ce mode d'imposition d'une rationalité, nous pouvons signaler quelques « moyens » dont vient jouer la mise en discours. Nous en indiquons ici trois repérés dans nos analyses:

- ! (1) La mise en place de « **formants** » dont la « valeur » de signification ne s'épuise pas avec leur saisie « molaire » ou « figurative » ;
Autrement dit la mise en place de « figures » ramenées à leur statut premier de structure topologique (topos) à distance des significations qui habituellement les habillent. Et cela caractérise la mise en discours des parcours figuratifs, instaure une tension entre le figural et le figuratif, et constitue une véritable « mémoire textuelle »¹² dont peut alors disposer le lecteur pour sa lecture.
- ! (2) Par le figural, le « **trouble** » souvent apporté aux repères axiologiques articulés par le narratif.
Ainsi, nous pouvons parfois constater que ce qui peut, dans une saisie commandée par une rationalité « pratique », se lire comme « sanction » dysphorique, s'interprète différemment dès lors qu'on tient compte de la dimension « figurale » des figures. Pour illustrer cela, nous pouvons signaler, par exemple, l'intervention du « *Seigneur Dieu* » après l'épisode du « *fruit de l'arbre* » et la sortie du jardin (Gn 3/8-24), qu'on ne peut concevoir comme une simple sanction narrative. De même, l'« histoire » de Caïn (Gn 4/9-24), ou le récit du « Déluge », ne se ramènent pas à une simple histoire de punition (Gn 4) ou de restauration (Gn 9), ou encore le récit de « Babel » (Gn

¹¹ J. Geninasca, « *La Parole littéraire* », op.cit., pages 88-90. La « sémiotique du signe – renvoi » s'oppose à la « sémiotique des ensembles signifiants ». Dans la sémiotique du signe-renvoi, le sens naît de la corrélation établie avec un « état des choses effectivement ou virtuellement observable ».

¹² Le figural crée et organise une **mémoire « textuelle »** qu'il convient de distinguer de la mémoire « discursive » des configurations discursives. La **mémoire discursive** des configurations rassemble les usages des parcours figuratifs et pourrait faire l'objet d'un dictionnaire « culturel ». La **mémoire « textuelle »** concerne la manière dont un texte, par les parcours discursifs, conserve au fil du texte l'empreinte du « figural ».

11/1-9) ne peut s'interpréter comme une sanction négative. (On pourrait reprendre toute cette histoire de Caïn où l'on verrait par exemple que Hugo s'engouffre dans la piste figurative de la sanction punitive et de la culpabilité : pourtant s'il utilise abondamment ces figures, le texte, par son figural, indique bien autre chose). Nous pouvons signaler aussi que, dans « l'ouverture des sceaux » au livre de l'Apocalypse (Ap. 5/1-8/1), les « formants » figuraux rappelés dans le tissu textuel (en particulier le figural de la figure « *sang* »), viennent introduire autre chose qu'une simple problématique de sanction et indiquer alors une nouvelle perspective énonciative.

-! (3) Par l'articulation même des récits ou des épisodes narratifs entre eux.

Ainsi, les « *généalogies* » dans les premiers chapitres de la Genèse constituent un bon exemple de cette articulation : sous les figures d'une sorte de chronologie, créant, pour une saisie molaire, l'illusion référentielle d'une succession « historique », se construisent le lien figural et le mode de fonctionnement d'autant de repères que constituent les formants figuraux à l'intérieur d'une telle succession. Ainsi, il y a des généalogies (telle celle de Caïn) dont la fonction n'est plus seulement d'ordonner une succession dans la lignée mais de fournir plutôt un modèle ou un type de succession généalogique à l'œuvre dans la succession temporelle donnant forme à l'histoire.

Tous ces éléments, par leur récurrence dans le discours, composent ainsi une véritable isotopie « énonciative ».

3. Le sujet en question

Les figures sont ainsi clivées entre un versant figuratif et un versant figural. C'est ce clivage plus ou moins marqué qui constitue l'achoppement propre à réorienter le lecteur – interprète. On aboutit donc davantage à la mise en perspective non pas d'un savoir (sur les états de choses), mais bien à l'indication d'une position (ou d'une posture) d'ordre énonciatif.

Peut-on situer là l'implication du lecteur ?

Peut-on suggérer que cette forme d'appropriation conduit à quelque chose comme un ajustement du récepteur (lecteur – interprète) à une position ou une posture mise en discours par l'instance d'énonciation ? En considérant alors que cette appropriation conduit ainsi à l'implication ou l'engagement du sujet ?

Nous avons parlé du lecteur – interprète : ne devient-il pas possible de cerner pour lui comme une posture « isomorphe » à celle de l'énonciataire postulée par le dispositif d'énonciation ?

Mais un tel positionnement du sujet n'est sans doute envisageable qu'à partir des deux conditions suivantes :

a. ! La « perte » du sens

L'instance d'énonciation demeure bien inatteignable, définitivement hors de portée du lecteur qui s'engage dans la lecture. Mais le travail du figural, à l'œuvre dans les dispositifs figuratifs, invite à en rechercher la « projection ». Prennent forme dans ce tissage figuratif des « images » d'énonciateur et d'énonciataire situées dans des espaces et des temps. Pourtant,

plus que ces formes de sujets mis en discours, nous pouvons remarquer que la relation qui les relie prend également forme, jusqu'à devenir à son tour l'objet du discours.

L'énonciation s'atteste, plus qu'elle ne se manifeste, dans ce travail du figural, quand les figures deviennent autant de signifiants qui « font signe » et orientent vers l'instance énonçante. Le discours se fait alors, par ce figural, « persuasif » pour inviter le lecteur à adhérer à cette invitation d'un énonciateur et à rejoindre la position désignée ou dessinée de l'énonciataire. Toutefois, pour entrer dans ce « croire », le lecteur doit renoncer à produire ou à retrouver les sens « extérieurs » ou encyclopédiques. La lecture commence donc véritablement par cette opération d'abandon ou de renoncement, sorte de « dé-maîtrise » dans laquelle le figural oblige à entrer. C'est donc bien une « perte » que le lecteur doit accepter de faire : perte des significations qui ont l'apparence de l'évidence et qui orientent vers la représentation ou la « référence ». Et la lecture commence ainsi par cette part d'épreuve nécessaire à la construction d'un sujet lecteur, apte à passer par la *Verfremdung*.

b. ! Un lecteur « altéré » et « convoqué »

Mais les effets de sens touchent à la sensibilité du lecteur ; ils viennent l'affecter « grâce » aux « achoppements » sur lesquels la lecture vient trébucher pour s'orienter vers le figural. Et le lecteur se constitue alors sujet¹³ par cette aventure même, dans cet itinéraire imposé par le figural. L'adhésion, c'est à dire le « croire », (toujours au sens que Geninasca donne à ce terme) repose ainsi sur une « altération » qui affecte le sujet lecteur et non sur la simple acceptation de valeurs à croire ; cette acceptation le maintiendrait dans l'ordre du savoir à chercher à tout prix, alors que cette adhésion le conduit à entrer dans une rationalité qui devient sa compétence de lecteur. Il nous faut ici reprendre cette citation de A.J. Greimas qui fait également état du « voile » de la figurativité : « *Ainsi, la figurativité n'est pas une simple ornementation des choses, elle est cet écran du paraître dont la vertu consiste à entr'ouvrir, à laisser entrevoir, grâce ou à cause de son imperfection, comme une possibilité d'outre – sens. Les humeurs du sujet retrouvent alors l'immanence du sensible.* »¹⁴

Pour conclure

Les achoppements permettent donc, par le figural, d'entrevoir cette autre perspective que pour ma part j'ai articulée à l'énonciation et que A.J. Greimas appelle **l'outre – sens**. Et c'est sans doute cela qui vient « affecter » le lecteur, faisant de la lecture une expérience « sensible » dont le lecteur retrouve alors « l'immanence ». Nous pouvons dire que l'adhésion, ou le croire, est la conséquence de cette « **altération** » du lecteur. Il n'y a donc pas de contrat explicite proposé au lecteur pour entrer dans le processus de lecture, ce sont plutôt les

¹³ Nous reprenons ici des remarques faites par Louis Panier dans son intervention : « *Le lecteur comme sujet* », au colloque du CADIR, « *La signifiante : formes et énonciation dans la lecture sémiotique* », Lyon, 25-26 juin 2012. Voir Louis Panier et Jean-Claude Giroud : « *Le lecteur comme sujet d'énonciation – Approche sémiotique* », Sémiotique et Bible, n° 150, Juin 2013. Le texte proposé ici constitue le prolongement de la réflexion que nous avons alors entreprise avec Louis.

¹⁴ A.J. Greimas, « *De l'imperfection* », Pierre Fanlac éditeur, 1987, page 78.

achoppements, en ce qu'ils ont d'altérant ou d'affectant, qui jouent comme autant de « **provocations** » pour la « **convocation** » du lecteur.

C'est ainsi que l'activité de lecture pourrait se comprendre comme un processus ou plutôt comme un parcours faisant passer, par la perte que constitue alors le passage par la *Verfremdung*, d'un parcours d'appropriation porté par la quête d'un « objet » du savoir à un parcours qui n'est pas tant d'adaptation que d'implication porté par le désir de devenir « sujet », et sujet « désirant » se relier à une instance d'énonciation par-delà (ou en deçà ?) le « voile » de la figurativité.

Jean-Claude Giroud